

Cioran, *Précis de décomposition*, Gallimard, 1949

Les instants se suivent les uns les autres : rien ne leur prête l'illusion d'un contenu ou l'apparence d'une signification ; ils se déroulent ; leur cours n'est pas le nôtre ; nous en contemplons l'écoulement, prisonniers d'une perception stupide.

L'ennui nous révèle une éternité qui n'est pas le dépassement du temps mais sa ruine ; il est l'infini des âmes pourries faute de superstitions : un absolu plat où rien n'empêche plus les choses de tourner en rond à la recherche de leur propre chute.

Cioran, *Histoire et utopie, « L'âge d'or »*, Gallimard, 1960

Eussions-nous adhéré sans réserve à l'éternel présent que l'histoire n'eût pas été synonyme de fardeau ou de supplice.

Il est une éternité vraie, positive, qui s'étend au-delà du temps ; il en est une autre, négative, fausse, qui se situe en-deçà : celle même où nous croupons, loin du salut, hors de la compétence d'un rédempteur, et qui nous libère de tout en nous privant de tout.

Tombés sans recours dans l'éternité négative, dans ce temps éparpillé qui ne s'affirme qu'en s'annulant, essence réduite à une série de destructions, somme d'ambiguïtés, plénitude dont le principe réside dans le néant, nous vivons et mourons dans chacun de ses instants, sans savoir quand il est, car à la vérité il n'est jamais.

Agir, c'est s'ancrer dans un futur proche, si proche qu'il en devient presque tangible, c'est se sentir consubstantiel avec lui.

Cioran, *La chute dans le temps*, Gallimard, Les Essais, 1964

Si l'homme avait eu la moindre vocation pour l'éternité, au lieu de courir vers l'inconnu, vers le nouveau, vers les ravages qu'entraîne l'appétit d'analyse, il se fût contenté de Dieu, dans la familiarité duquel il prospérait. Il aspira à s'en émanciper, à s'en arracher, et y a réussi au-delà de ses espérances. Après avoir brisé l'unité du paradis, il s'employa à briser celle de la terre ne y introduisant un principe de morcellement qui devait en détruire l'ordonnance et l'anonymat. Auparavant il mourait sans doute, mais la mort, accomplissement dans l'indistinction primitive, n'avait pas pour lui le sens qu'elle a acquis depuis, ni n'était chargée des attributs de l'irréparable.

Toujours différents, nous ne sommes nous-mêmes que dans la mesure où nous nous écartons de notre définition, l'homme, selon le mot de Nietzsche, étant *das noch nicht festgestellte Tier*, l'animal dont le type n'est pas encore déterminé, fixé. Obnubilés par une métamorphose, par le possible, par la grimace imminente de nous-mêmes, nous accumulons de l'irréel et nous nous dilatons dans le faux, car dès qu'on se sait et qu'on se sent homme, on vise au gigantisme, on veut paraître plus grand que nature.

Ne s'assimilant jamais entièrement à lui-même ni au monde, c'est dans cette partie de soi qui répugne à s'identifier avec ce qu'il éprouve ou entreprend, c'est dans cette zone d'absence, dans ce hiatus entre lui et lui-même, entre lui-même et l'univers, que se dévoile son originalité et s'exerce sa faculté de non-coïncidence qui le maintient dans un état d'insincérité non seulement envers les êtres, ce qui est légitime, mais encore et surtout envers les choses, ce qui l'est moins.

Au lieu de s'évertuer à se retrouver, à se rencontrer avec soi, avec son fonds intemporel, il a tourné ses facultés vers l'extérieur, vers l'histoire. Les eût-il intériorisées, en eût-il modifié l'exercice et la direction, qu'il eût réussi à assurer son salut. Que n'a-t-il fourni un effort opposé à celui qu'exige l'adhésion au temps !

Est-ce vraiment pour « gagner du temps » que furent inventés ces engins [les voitures] ? Plus démuni, plus déshérité que le troglodyte, le civilisé n'a pas un instant à soi ; ses loisirs mêmes sont fiévreux et oppressants : un forçat en congé, succombant

au cafard du farniente et au cauchemar des plages. Quand on a pratiqué des contrées où l'oisiveté était de rigueur, où tous y excellaient, on s'adapte mal à un monde où personne ne la connaît ni ne sait en jouir, où nul ne respire. L'être inféodé aux heures est-il encore un être humain ? Et a-t-il le droit de s'appeler *libre*, quand nous savons qu'il a secoué toutes les servitudes sauf l'essentielle ? À la merci du temps qu'il nourrit, qu'il engraisse de sa substance, il s'exténue et s'anémie pour assurer la prospérité d'un parasite ou d'un tyran.

Nous avons beau soumettre l'univers et nous l'approprier, tant que nous n'aurons pas triomphé du temps, nous resterons des ilotes.

Plus la civilisation se différencie et se complique, plus nous maudissons les liens qui nous y attachent. Au dire de Soloviev, elle approchera de sa fin (qui sera, selon le philosophe russe, la fin de toutes choses) au beau milieu du « siècle le plus raffiné ».

À nous écarter de notre vraie destination, nous entrerons, si nous n'y sommes déjà, dans le siècle de la fin, dans ce siècle raffiné par excellence (*compliqué* eût été l'adjectif exact) qui sera nécessairement, celui où sur tous les plans, nous nous trouverons à l'antipode de ce que nous aurions dû être.

Tout bien considéré, le siècle de la fin ne sera pas le siècle le plus raffiné, ni même le plus compliqué, mais le plus pressé, celui où, l'être dissous en mouvement, la civilisation, dans un élan suprême vers le pire, s'effritera dans le tourbillon qu'elle aura suscité.

De tant de hâte, de tant d'impatience, les machines sont la conséquence et non la cause. Ce ne sont pas elles qui poussent le civilisé à sa perte ; il les a inventées plutôt parce qu'il y marchait déjà ; des moyens, des auxiliaires pour y atteindre plus rapidement et plus efficacement. Non content d'y courir, il voulait encore y *rouler*. En ce sens, et en ce sens seulement, on peut dire qu'elles lui permettent en effet de « gagner du temps ».

Cioran, *Écartèlement*, Gallimard, NRF Essais, 1979.

« Après l'histoire »

La fin de l'histoire est inscrite dans ses commencements, – l'histoire, l'homme en proie au temps, portant les stigmates qui définissent à la fois le temps et l'homme.

Déséquilibre ininterrompu, être qui ne cesse de se disloquer, le temps est en soi un drame dont l'histoire représente l'épisode le plus marquant. Qu'est-elle au fond, sinon un déséquilibre elle aussi, une rapide, une intense dislocation du temps lui-même, une hâte vers un devenir où plus rien ne devient ?

De même que les théologiens parlent à juste titre de notre époque comme d'une époque post-chrétienne, de même on parlera un jour de l'heur et du malheur de vivre en pleine post-histoire. On voudrait malgré tout connaître cette réussite crépusculaire où l'on échappera à la succession des générations et au déferlement des lendemains, et où, sur la ruine du temps historique, l'existence, enfin identique à elle-même, sera redevenue ce qu'elle était avant d'avoir tourné en histoire. Le temps historique est un temps si tendu qu'on voit mal comment il pourra ne pas éclater. À chacun de ses instants, il donne l'impression qu'il est sur le point de se rompre. Il se peut que l'accident survienne moins vite que nous ne l'espérons. Mais il est exclu qu'il n'ait pas lieu. Et c'est seulement ensuite, après qu'il se sera produit, que les bénéficiaires, que les jouisseurs de la post-histoire sauront de quoi l'histoire était faite. « Désormais il n'y aura plus d'événements ! », s'écriront-ils. Un chapitre, le plus curieux du déroulement cosmique, sera ainsi clos.

Cette notion de paradis, il est révélateur qu'on s'y heurte dès qu'on veut appréhender l'histoire dans sa nature propre. C'est qu'on ne peut en saisir l'originalité sans se rapporter à son antipode, l'histoire apparaissant comme une négation graduelle, comme un éloignement progressif d'un état premier, d'un miracle initial, tout ensemble conventionnel et envoûtant : du kitsch à base de nostalgie... Quand cette progression vers la fin sera achevée, l'histoire aura atteint son « but » : elle ne conservera plus rien en elle qui puisse rappeler son point de départ, dont il importe peu qu'il ne soit qu'une fable. Le paradis, imaginable à la rigueur dans le passé, ne l'est pas du tout dans le futur.

Il est moins urgent de sonder « l'avenir », objet d'épouvante sans plus, que la *fin*, ce qui viendra après... « l'avenir », quand le temps historique, coextensif à l'entreprise humaine, ayant cessé, cessera par là même la procession des nations et des empires. Soulagé du fardeau de l'histoire, l'homme, au comble de l'épuisement, une fois qu'il aura abdiqué sa singularité, ne disposera plus que d'une conscience vide sans rien qui puisse la remplir.

L'unique frénésie dont nous soyons encore capables est la frénésie de la fin. Viendra ensuite une forme suprême de stagnation, quand, les rôles joués, la scène abandonnée, nous pourrons à loisir remâcher l'épilogue.

L'homme post-historique, être entièrement vacant, sera-t-il apte à rejoindre en soi-même l'intemporel, c'est-à-dire tout ce qui a été étouffé en nous par l'histoire ? Comptent uniquement nos instants qu'elle n'a pas contaminés. Les seuls êtres à même de s'entendre, de communier vraiment entre eux, sont ceux qui s'ouvrent à ce genre d'instant.

« Urgence du pire »

Tout laisse présager que l'histoire passera et, avec elle, l'être, au détriment duquel elle s'est édifiée ; il reposait en soi, elle l'a entraîné hors de lui-même et l'a associé à ses convulsions ; aussi représente-t-elle le terrain où il n'a cessé de s'effriter, de s'avilir. Ce drame qui devait rejaillir sur elle dès le début, comment ne la marquerait-il pas maintenant qu'elle approche de son terme ? et comment ne nous marquerait-il pas nous-mêmes, témoins que nous sommes d'une fièvre du dernier acte qui, avouons-le, ne nous déplaît pas autrement ?

Cioran, *Entretiens avec Sylvie Jaudeau, José Corti, 1990*

Je tiens tout particulièrement aux sept dernières pages de *La chute dans le temps* qui représentent ce que j'ai écrit de plus sérieux. Elles m'ont beaucoup coûté et ont été généralement incomprises. On a peu parlé de ce livre bien qu'il soit à mon sens le plus personnel et que j'y ai exprimé ce qui me tenait le plus à cœur. Y a-t-il plus grand drame en effet que de tomber du temps ? Peu de mes lecteurs hélas ont remarqué cet aspect essentiel de ma pensée.

Lettres

HOUELLEBECQ / Principales œuvres

Recueils de poèmes	Romans	Essais et autres écrits
• 1991 : <i>La Poursuite du bonheur</i> • 1992 : <i>Le Sens du combat</i> • 1999 : <i>Renaissance</i> • 2000 : <i>Poésies</i> (recueil) • 2013 : <i>Configuration du dernier rivage</i>	• 1991 : <i>Extension du domaine de la lutte</i> • 1994 : <i>Les Particules élémentaires</i> • 1998 : <i>Les Particules élémentaires</i> (version révisée et augmentée) • 1999 : <i>Lanzarote</i> (récit) • 2001 : <i>Plateforme</i> • 2005 : <i>La Possibilité d'une île</i> • 2010 : <i>La Carte et le Territoire</i> (Prix Goncourt 2010) • 2015 : <i>Soumission</i> • 2019 : <i>Sérotonine</i> • 2022 : <i>Anéantir</i>	• 1996 : <i>Le Monde comme supermarché</i> (essai) • 1998 : <i>Interventions</i> (recueil d'articles) • 2008 : <i>Ennemis publics</i> (correspondance avec Bernard-Henri Lévy) • 2014 : <i>Présence des esprits</i> (essai) • 2023 : <i>Quelques mois dans ma vie</i>
Films 2014 : <i>L'Enlèvement de Michel Houellebecq</i> et <i>Near Death Experience</i> .		

Les Particules élémentaires

PROLOGUE

*« Nous visons aujourd'hui sous un tout nouveau règne,
Et l'entrelacement des circonstances enveloppe nos corps,
Baigne nos corps,
Dans un halo de joie.
Ce que les hommes d'autrefois ont quelquefois pressenti au travers de leur musique,
Nous le réalisons chaque jour dans la réalité pratique.
Ce qui était pour eux du domaine de l'inaccessible et de l'absolu,
Nous le considérons comme une chose toute simple et bien connue.
Pourtant, nous ne méprisons pas ces hommes;
Nous savons ce que nous devons à leurs rêves,
Nous savons que nous ne serions rien sans l'entrelacement de douleur et de joie qui a constitué leur histoire,
Nous savons qu'ils portaient notre image en eux lorsqu'ils traversaient la haine et la peur, lorsqu'ils se heurtaient
dans le noir,
Lorsqu'ils écrivaient peu à peu leur histoire.
Nous savons qu'ils n'auraient pas été, qu'ils n'auraient même pas pu être s'il n'y avait pas eu, au fond d'eux, cet
espoir,
Ils n'auraient même pas pu exister sans leur rêve.*

*Maintenant que nous vivons dans la lumière,
Maintenant que nous vivons à proximité immédiate de la lumière
Et que la lumière baigne nos corps,
Enveloppe nos corps
Dans un halo de joie
Maintenant que nous sommes établis à proximité immédiate de la rivière,
Dans des après-midi inépuisables*

*Maintenant que la lumière autour de nos corps est devenue palpable,
Maintenant que nous sommes parvenus à destination
Et que nous avons laissé derrière nous l'univers de la séparation,
L'univers mental de la séparation,
Pour baigner dans la joie immobile et féconde
D'une nouvelle loi
Aujourd'hui,
Pour la première fois,
Nous pouvons retracer la fin de l'ancien règne.»*

(p. 364-379 ; Flammarion)

Chapitre 6 :

À partir de la mi-octobre une brume épaisse recouvrit la péninsule de Clifden, venue tout droit de l'Atlantique.

Les derniers touristes étaient partis. Il ne faisait pas froid, mais tout baignait dans un gris profond et doux. Djerzinski sortait peu. Il avait emporté trois DVD, représentant plus de 40 gigaoctets de données. De temps à autre il allumait son micro-ordinateur, examinait une configuration moléculaire, puis s'allongeait sur le lit immense, son paquet de cigarettes à portée de la main. Il n'était pas encore retourné au centre. À travers la baie vitrée, les masses de brume bougeaient lentement.

Aux environs du 20 novembre le ciel se dégagea, le temps devint plus froid et plus sec. Il prit l'habitude de faire de longues promenades à pied sur la route côtière. Il dépassait Gortumnagh et Knockavally, poussait le plus souvent jusqu'à Claddaghduff, parfois jusqu'à Aughrus Point. Il se trouvait alors au point le plus occidental de l'Europe, à la pointe extrême du monde occidental. Devant lui l'océan Atlantique s'étendait, quatre mille kilomètres d'océan le séparaient de l'Amérique.

Selon Hubczejak, ces deux ou trois mois de réflexion solitaire au cours desquels Djerzinski ne fit rien, ne mit sur pied aucune expérience, ne programma aucun calcul doivent être considérés comme une période clef au cours de laquelle se mirent en place les principaux éléments de sa réflexion ultérieure. Les derniers mois de 1999 furent de toute façon pour l'ensemble de l'humanité occidentale une période étrange, marquée par une attente particulière, une sorte de rumination sourde.

Le 31 décembre 1999 tombait un vendredi. Dans la clinique de Verrières-le-Buisson, où Bruno devait passer le reste de ses jours, une petite fête eut lieu, réunissant les malades et le personnel soignant. On but du Champagne en mangeant des chips aromatisées au paprika. Plus tard dans la soirée, Bruno dansa avec une infirmière. Il n'était pas malheureux ; les médicaments faisaient leur effet, et tout désir était mort en lui. Il aimait le goûter, les jeux télévisés regardés en commun avant le repas du soir. Il n'attendait plus rien de la succession des jours, et cette dernière soirée du deuxième millénaire, pour lui, se passa bien.

Dans les cimetières du monde entier, les humains récemment décédés continuèrent à pourrir dans leurs tombes, à se transformer peu à peu en squelettes.

Michel passa la soirée chez lui. Il était trop éloigné pour entendre les échos de la fête qui se déroulait au village. À plusieurs reprises sa mémoire fut traversée par des images d'Annabelle, adoucies et paisibles ; des images, également, de sa grand-mère.

(...)

Partout à la surface de la planète l'humanité fatiguée, épuisée, doutant d'elle-même et de sa propre histoire, s'apprêtait tant bien que mal à entrer dans un nouveau millénaire.

Chapitre 7 :

Certains disent :
*« La civilisation que nous avons bâtie est encore fragile
 C'est à peine si nous sortons de la nuit.
 De ces siècles de malheur, nous portons encore l'image
 hostile,
 Ne vaudrait-il pas mieux que tout cela reste enfoui ? »*
 Le narrateur se lève, se rassemble et il rappelle
 Avec équanimité, mais fermement, il se lève et il rappelle
 Qu'une révolution métaphysique a eu lieu.
 De même que les chrétiens pouvaient se représenter les civilisations antiques,
 pouvaient se former une image complète des civilisations antiques sans être aucunement
 atteints par la remise en question ni par le doute,

Car ils avaient franchi un stade,
 Un palier,
 Ils avaient traversé un point de rupture ;
 De même que les hommes de l'âge matérialiste pouvaient assister sans comprendre ni
 même sans réellement voir à la répétition des cérémonies rituelles chrétiennes,
 Qu'ils ne pouvaient lire et relire les ouvrages issus de leur ancienne culture
 chrétienne sans jamais se départir d'une perspective quasi anthropologique,
 Incapables de comprendre ces débats qui avaient agité leurs ancêtres autour des
 oscillations du péché et de la grâce,
 De même, nous pouvons aujourd'hui écouter cette histoire de l'ère matérialiste
 Comme une vieille histoire humaine.
 C'est une histoire triste, et pourtant nous ne serons même pas réellement tristes
 Car nous ne ressemblons plus à ces hommes.
 Nés de leur chair et de leurs désirs, nous avons rejeté leurs catégories et leurs
 appartenances
 Nous ne connaissons pas leurs joies, nous ne connaissons pas non plus leurs
 souffrances,
 Nous avons écarté
 Avec indifférence
 Et sans aucun effort
 Leur univers de mort.
 Ces siècles de douleur qui sont notre héritage,
 Nous pouvons aujourd'hui les tirer de l'oubli
 Quelque-chose a eu lieu comme un second partage,
 Et nous avons le droit de vivre notre vie.

(...)

Topologie de la méiose, sa première publication, parue en 2002, eut pourtant un retentissement considérable. Elle établissait, pour la première fois sur la base d'arguments thermodynamiques irréfutables, que la séparation chromosomique intervenant au moment de la méiose pour donner naissance à des gamètes haploïdes était en elle-même une source d'instabilité structurelle, en d'autres termes, que toute espèce sexuée était nécessairement mortelle.

Trois conjectures de topologie dans les espaces de Hilbert, parue en 2004, devait surprendre. On a pu l'analyser comme une réaction contre la dynamique du continu, comme une tentative - aux résonances étrangement platoniciennes - de redéfinition d'une algèbre des formes. Tout en reconnaissant l'intérêt des conjectures proposées, les mathématiciens professionnels eurent beau jeu de souligner l'absence de rigueur des propositions, le caractère un peu anachronique de l'approche. De fait, Hubczejak en convient, Djerzinski n'avait pas à l'époque accès aux publications mathématiques les plus récentes, et on a même l'impression qu'il ne s'y intéressait plus beaucoup.

Sur son activité dans les années 2004 à 2007, on dispose en réalité de très peu de témoignages. Il se rendait régulièrement au centre de Galway, mais ses rapports avec les expérimentateurs restaient purement techniques, fonctionnels. Il avait acquis quelques rudiments d'assembleur Cray, ce qui lui évitait le plus souvent d'avoir recours aux programmeurs. Seul Walcott semble avoir maintenu avec lui des relations un peu plus personnelles. Il habitait lui-même près de Clifden, et venait parfois lui rendre visite dans l'après-midi. Selon son témoignage, Djerzinski évoquait

souvent Auguste Comte, en particulier les lettres à Clotilde de Vaux et la *Synthèse subjective*, le dernier ouvrage, inachevé, du philosophe. Y compris sur le plan de la méthode scientifique. Comte pouvait être considéré comme le véritable fondateur du positivisme. Aucune métaphysique, aucune ontologie concevable à son époque n'avait trouvé grâce à ses yeux. Il est même vraisemblable, soulignait Djerzinski, que Comte, placé dans la situation intellectuelle qui fut celle de Niels Bohr entre 1924 et 1927, aurait maintenu son attitude de positivisme intransigeant, et se serait rallié à l'interprétation de Copenhague. Toutefois, l'insistance du philosophe français sur la réalité des états sociaux par rapport à la fiction des existences individuelles, son intérêt constamment renouvelé pour les processus historiques et les courants de conscience, son sentimentalisme exacerbé surtout laissaient penser qu'il n'aurait peut-être pas été hostile à un projet de refonte ontologique plus récent qui avait pris de la consistance depuis les travaux de Zurek, de Zeh et d'Hardcastle: le remplacement d'une ontologie d'objets par une ontologie d'états. Seule une ontologie d'états, en effet, était en mesure de restaurer la possibilité pratique des relations humaines. Dans une ontologie d'états les particules étaient indiscernables, et on devait se limiter à les qualifier par le biais d'un observable nombre. Les seules entités susceptibles d'être réidentifiées et nommées dans une telle ontologie étaient les fonctions d'onde, et par leur intermédiaire les vecteurs d'état - d'où la possibilité analogique de redonner un sens à la fraternité, la sympathie et l'amour.

Ils marchaient sur la route de Ballyconneely ; l'océan scintillait à leurs pieds. Loin à l'horizon, le soleil se couchait sur l'Atlantique. De plus en plus souvent, Walcott avait l'impression que la pensée de Djerzinski s'égarait dans des voies incertaines, voire mystiques. Lui-même restait partisan d'un instrumentalisme radical ; issu d'une tradition pragmatique anglo-saxonne, marqué également par les travaux du cercle de Vienne, il tenait en légère suspicion l'œuvre de Comte, encore trop romantique à ses yeux. Contrairement au matérialisme qu'il avait remplacé, le positivisme pouvait, soulignait-il, être fondateur d'un nouvel humanisme, et ceci, en réalité, pour la première fois (car le matérialisme était au fond incompatible avec l'humanisme, et devait finir par le détruire). Il n'empêche que le matérialisme avait eu son importance historique : il fallait franchir une première barrière, qui était Dieu ; des hommes l'avaient franchie, et s'étaient trouvés plongés dans la détresse et dans le doute. Mais une deuxième barrière avait été franchie, aujourd'hui ; et ceci s'était produit à Copenhague. Ils n'avaient plus besoin de Dieu, ni de l'idée d'une réalité sous-jacente. « Il y a, disait Walcott, des perceptions humaines, des témoignages humains, des expériences humaines ; il y a la raison qui relie ces perceptions, et l'émotion qui les fait vivre. Tout ceci se développe en l'absence de toute métaphysique, ou de toute ontologie. Nous n'avons plus besoin des idées de Dieu, de nature ou de réalité. Sur le résultat des expériences, un accord peut s'établir dans la communauté des observateurs par le biais d'une intersubjectivité raisonnable, les expériences sont reliées par des théories, qui doivent autant que possible satisfaire au principe d'économie, et qui doivent nécessairement être réfutables. Il y a un monde perçu, un monde senti, un monde humain. »

Sa position était inattaquable, Djerzinski en avait conscience : le besoin d'ontologie était-il une maladie infantile de l'esprit humain ? Vers la fin de l'année 2005, il découvrit à l'occasion d'un voyage à Dublin le Book of Kells. Hubczejak n'hésite pas à affirmer que la rencontre avec ce manuscrit enluminé, d'une complexité formelle inouïe, probablement l'œuvre de moines irlandais du VIII^e siècle de notre ère, devait constituer un moment décisif de l'évolution de sa pensée, et que c'est probablement la contemplation prolongée de cet ouvrage qui allait lui permettre, par le biais d'une série d'intuitions qui rétrospectivement nous paraissent miraculeuses, de surmonter les complexités des calculs de stabilité énergétique au sein des macromolécules rencontrées en biologie.

(...)

« Les formes de la nature, écrit Djerzinski, sont des formes humaines. C'est dans notre cerveau qu'apparaissent les triangles, les entrelacements et les branchages. Nous les reconnaissons, nous les apprécions ; nous vivons au milieu d'eux. Au milieu de nos créations, créations humaines, communicables à l'homme, nous nous développons et nous mourons. Au milieu de l'espace, espace humain, nous effectuons des mesures ; par ces mesures nous créons l'espace, l'espace entre nos instruments.

L'homme peu instruit, poursuit Djerzinski, est terrorisé par l'idée de l'espace ; il l'imagine immense, nocturne et béant. Il imagine les êtres sous la forme élémentaire d'une boule, isolée dans l'espace, recroquevillée dans l'espace, écrasée

par l'éternelle présence des trois dimensions. Terrorisés par l'idée de l'espace, les êtres humains se recroquevillent ; ils ont froid, ils ont peur. Dans le meilleur des cas ils traversent l'espace, ils se saluent avec tristesse au milieu de l'espace. Et pourtant cet espace est en eux-mêmes, il ne s'agit que de leur propre création mentale.

Dans cet espace dont ils ont peur, écrit encore Djerzinski, les êtres humains apprennent à vivre et à mourir ; au milieu de leur espace mental se créent la séparation, l'éloignement et la souffrance. A cela, il y a très peu de commentaires : l'amant entend l'appel de son aimée, par-delà les océans et les montagnes ; par-delà les montagnes et les océans, la mère entend l'appel de son enfant. L'amour lie, et il lie à jamais. La pratique du bien est une liaison, la pratique du mal une déliaison.

La séparation est l'autre nom du mal ; c'est, également, l'autre nom du mensonge. Il n'existe en effet qu'un entrelacement magnifique, immense et réciproque. »

Hubczejak note avec justesse que le plus grand mérite de Djerzinski n'est pas d'avoir su dépasser le concept de liberté individuelle (car ce concept était déjà largement dévalué à son époque, et chacun reconnaissait au moins tacitement qu'il ne pouvait servir de base à aucun progrès humain), mais d'avoir su, par le biais d'interprétations il est vrai un peu hasardeuses des postulats de la mécanique quantique, restaurer les conditions de possibilité de l'amour. Il faut à ce propos évoquer encore une fois l'image d'Annabelle : sans avoir lui-même connu l'amour, Djerzinski avait pu, par l'intermédiaire d'Annabelle, s'en faire une image, il avait pu se rendre compte que l'amour, d'une certaine manière, et par des modalités encore inconnues, pouvait avoir lieu. Cette notion le guida, très probablement, au cours de ses derniers mois d'élaboration théorique, sur lesquels nous avons si peu de détails.

Selon le témoignage des rares personnes qui ont côtoyé Djerzinski en Irlande au cours des dernières semaines, une acceptation paraissait être descendue en lui. Son visage anxieux et mobile semblait s'être apaisé. Il marchait longuement, sans but précis, sur la Sky-Road, en de longues promenades rêveuses ; il marchait dans la présence du ciel.

(...)

Nous pensons aujourd'hui que Michel Djerzinski a trouvé la mort en Irlande, là même où il avait choisi de vivre ses dernières années. Nous pensons également qu'une fois ses travaux achevés, se sentant dépourvu de toute attache humaine, il a choisi de mourir. De nombreux témoignages attestent sa fascination pour cette pointe extrême du monde occidental, constamment baignée d'une lumière mobile et douce, où il aimait à se promener, où, comme il l'écrit dans une de ses dernières notes, « le ciel, la lumière et l'eau se confondent ». Nous pensons aujourd'hui que Michel Djerzinski est entré dans la mer.

Épilogue (p. 383-393 ; Flammarion)

Sur la vie, l'apparence physique, le caractère des personnages qui ont traversé ce récit, nous connaissons de nombreux détails ; ce livre doit malgré tout être considéré comme une fiction, une reconstitution crédible à partir de souvenirs partiels, plutôt que comme le reflet d'une vérité univoque et attestable. Même si la publication des Clifden Notes, complexe mélange de souvenirs, d'impressions personnelles et de réflexions théoriques jetées sur le papier par Djerzinski entre 2000 et 2009, dans le même temps qu'il travaillait à sa grande théorie, devait nous en apprendre beaucoup sur les événements de sa vie, les bifurcations, les confrontations et les drames qui conditionnèrent sa vision particulière de l'existence, il demeure, dans sa biographie comme dans sa personnalité, beaucoup de zones d'ombre. Ce qui suit, par contre, appartient à l'Histoire, et les événements qui découlent de la publication des travaux de Djerzinski ont été tant de fois retracés, commentés et analysés qu'on pourra se limiter à un résumé bref.

La publication en juin 2009, dans un tiré-à-part de la revue Nature, sous le titre Prolégomènes à la réplique parfaite, des quatre-vingts pages synthétisant les derniers travaux de Djerzinski, devait aussitôt provoquer une onde de choc énorme dans la communauté scientifique. Partout dans le monde des dizaines de chercheurs en biologie moléculaire

tentèrent de refaire les expériences proposées, de vérifier le détail des calculs. Au bout de quelques mois les premiers résultats tombèrent, et ensuite semaine après semaine ils ne cessèrent de s'accumuler, tous confirmant avec une précision parfaite la validité des hypothèses de départ. À la fin de 2009, il ne pouvait plus subsister aucun doute : les résultats de Djerzinski étaient valides, on pouvait les considérer comme scientifiquement démontrés. Les conséquences pratiques, évidemment, étaient vertigineuses : tout code génétique, quelle que soit sa complexité, pouvait être réécrit sous une forme standard, structurellement stable, inaccessible aux perturbations et aux mutations. Toute cellule pouvait donc être dotée d'une capacité infinie de répliques successives. Toute espèce animale, aussi évoluée soit-elle, pouvait être transformée en une espèce apparentée, reproductible par clonage, et immortelle.

Lorsqu'il découvrit les travaux de Djerzinski, en même temps que plusieurs centaines de chercheurs à la surface de la planète, Frédéric Hubczejak était âgé de vingt-sept ans, et terminait son doctorat de biochimie à l'université de Cambridge. Esprit inquiet, brouillon, mobile, il parcourait l'Europe depuis plusieurs années - on retrouve les traces de ses inscriptions successives dans les universités de Prague, de Göttingen, de Montpellier et de Vienne - à la recherche, selon ses propres termes, « d'un nouveau paradigme, mais d'autre chose aussi : non seulement d'une autre manière d'envisager le monde, mais aussi d'une autre manière de me situer par rapport à lui ». Il fut en tout cas le premier, et pendant des années le seul, à défendre cette proposition radicale issue des travaux de Djerzinski : *l'humanité devait disparaître, l'humanité devait donner naissance à une nouvelle espèce, asexuée et immortelle, ayant dépassé l'individualité, la séparation et le devenir*. Il est superflu de noter l'hostilité qu'un tel projet devait déclencher chez les partisans des religions révélées judaïsme, christianisme et islam, pour une fois d'accord, jetèrent ensemble l'anathème sur ces travaux « gravement attentatoires à la dignité humaine, constituée dans la singularité de sa relation à son Créateur » ; seuls les bouddhistes firent observer qu'après tout la réflexion du Bouddha s'était au départ constituée sur la prise de conscience de ces trois empêchements qu'étaient la vieillesse, la maladie et la mort, et que l'Honoré du monde, s'il s'était plutôt consacré à la méditation, n'aurait pas forcément rejeté a priori une solution d'ordre technique. Quoi qu'il en soit, Hubczejak avait à l'évidence peu de soutien à attendre de la part des religions constituées. Il est par contre plus surprenant de noter que les partisans traditionnels de l'humanisme réagirent par un rejet radical. Même si ces notions nous paraissent aujourd'hui difficiles à comprendre, il faut se souvenir de la place centrale qu'occupaient, pour *les humains de l'âge matérialiste (c'est-à-dire pendant les quelques siècles qui séparèrent la disparition du christianisme médiéval de la publication des travaux de Djerzinski)* les concepts de *liberté individuelle, de dignité humaine et de progrès*. Le caractère confus et arbitraire de ces notions devait naturellement les empêcher d'avoir la moindre efficacité sociale réelle - c'est ainsi que *l'histoire humaine, du XVe au XXe siècle de notre ère, peut essentiellement se caractériser comme étant celle d'une dissolution et d'une désagrégation progressives* ; il n'empêche que les couches instruites ou demi instruites qui avaient, tant bien que mal, contribué à mettre en place ces notions, s'y accrochaient avec une vigueur particulière, et on comprend que Frédéric Hubczejak ait eu, les premières années, tant de difficultés à se faire entendre.

L'histoire de ces quelques années qui permirent à Hubczejak de faire accepter un projet, au départ accueilli avec une réprobation et un dégoût unanimes, par une part croissante de l'opinion publique mondiale, jusqu'à le faire finalement financer par l'Unesco, nous retracent le portrait d'un être extraordinairement brillant, pugnace, à la pensée à la fois pragmatique et mobile - le portrait, en définitive, d'un extraordinaire agitateur d'idées. Il n'avait certes pas, par lui-même, l'étoffe d'un grand chercheur, mais il sut mettre à profit le respect unanime qu'inspiraient, dans la communauté scientifique internationale, le nom et les travaux de Michel Djerzinski. Il avait encore moins la tournure d'esprit d'un philosophe original et profond, mais il sut, préfaçant et commentant les éditions de Méditation sur l'entrelacement et des Clifden Notes, donner des réflexions de Djerzinski une présentation à la fois percutante et précise, accessible à un large public. Le premier article de Hubczejak, *Michel Djerzinski et l'interprétation de Copenhague*, est malgré son titre construit comme une longue méditation autour de cette remarque de Parménide : « L'acte de la pensée et l'objet de la pensée se confondent. » Dans son ouvrage suivant, *Traité de la limitation concrète*, ainsi que dans celui plus sobrement intitulé *La Réalité*, il tente une curieuse synthèse entre le positivisme logique du cercle de Vienne et le positivisme religieux de Comte, sans s'interdire par endroits des élans lyriques, comme en témoigne ce passage fréquemment cité : « Il n'y a pas de silence éternel des espaces infinis, car il n'y a en vérité ni silence, ni espace, ni vide. Le monde que nous connaissons, le monde que nous créons, le monde humain est rond,

lisse, homogène et chaud comme un sein de femme. » Il sut quoi qu'il en soit installer dans un public croissant l'idée que l'humanité, au stade où elle en était parvenue, pouvait et devait contrôler l'ensemble de l'évolution du monde - et, en particulier, pouvait et devait contrôler sa propre évolution biologique. Il reçut dans ce combat l'appui précieux d'un certain nombre de néo-kantiens, qui, profitant du reflux général des pensées d'inspiration nietzschéenne, avaient pris le contrôle de plusieurs leviers de commande importants dans le monde intellectuel, universitaire et éditorial.

De l'avis général, le véritable trait de génie d'Hubczejak fut cependant, par une appréciation incroyablement précise des enjeux, d'avoir su retourner au profit de ses thèses cette idéologie bâtarde et confuse apparue à la fin du XXe siècle sous l'appellation de New Age. Le premier à son époque il sut voir qu'au-delà de la masse de superstitions désuètes, contradictoires et ridicules qui le constituait au premier abord, le New Age répondait à une réelle souffrance issue d'une dislocation psychologique, ontologique et sociale. Au-delà du répugnant mélange d'écologie fondamentale, d'attraction pour les pensées traditionnelles et le « sacré » qu'il avait hérité de sa filiation avec la mouvance hippie et la pensée d'Esalen, [le New Age manifestait une réelle volonté de rupture avec le XXe siècle, son immoralisme, son individualisme, son aspect libertaire et antisocial](#) ; il témoignait d'une conscience angoissée qu'aucune société n'est viable sans l'axe fédérateur d'une religion quelconque ; [il constituait en réalité un puissant appel à un changement de paradigme.](#)

Conscient plus que tout autre qu'il y a des compromis nécessaires, Hubczejak ne devait pas hésiter, au sein du « Mouvement du Potentiel Humain » qu'il créa dès la fin de l'année 2011, à reprendre à son compte certains thèmes ouvertement New Age, de la « constitution du cortex de Gaïa » à la célèbre comparaison « 10 milliards d'individus à la surface de la planète - 10 milliards de neurones dans le cerveau humain », de l'appel à un gouvernement mondial basé sur une « nouvelle alliance » au slogan quasi publicitaire : « DEMAIN SERA FÉMININ ». Il le fit avec une habileté qui a en général soulevé l'admiration des commentateurs, évitant avec soin toute dérive irrationnelle ou sectaire, sachant au contraire se ménager de puissants appuis au sein de la communauté scientifique.

Un certain cynisme traditionnel dans l'étude de l'histoire humaine tend généralement à présenter « l'habileté » comme un facteur de succès fondamental, alors qu'elle est en elle-même, en l'absence d'une conviction forte, incapable de produire de mutation réellement décisive. Tous ceux qui ont eu l'occasion de rencontrer Hubczejak, ou de l'affronter dans des débats, s'accordent à souligner que son pouvoir de conviction, sa séduction, son extraordinaire charisme trouvaient leur source dans une simplicité profonde, une conviction personnelle authentique. Il disait en toutes circonstances à peu près exactement ce qu'il pensait - et chez ses contradicteurs, empêtrés dans les empêchements et les limitations issus d'idéologies désuètes, une telle simplicité avait des effets dévastateurs. Un des premiers reproches qui fut adressé à son projet tenait à la suppression des différences sexuelles, si constitutives de l'identité humaine. À cela Hubczejak répondait qu'il ne s'agissait pas de reconduire l'espèce humaine dans la moindre de ses caractéristiques, [mais de produire une nouvelle espèce raisonnable](#), et que la fin de la sexualité comme modalité de la reproduction ne signifiait nullement - bien au contraire - la fin du plaisir sexuel. Les séquences codantes provoquant lors de l'embryogenèse la formation des corpuscules de Krause avaient été récemment identifiées, dans l'état actuel de l'espèce humaine, ces corpuscules étaient pauvrement disséminés à la surface du clitoris et du gland. Rien n'empêchait dans un état futur de les multiplier sur l'ensemble de la surface de la peau - offrant ainsi, dans l'économie des plaisirs, des sensations érotiques nouvelles et presque inouïes.

D'autres critiques - probablement les plus profondes - se concentrèrent sur le fait qu'au sein de la nouvelle espèce créée à partir des travaux de Djerzinski, tous les individus seraient porteurs du même code génétique, un des éléments fondamentaux de la personnalité humaine allait donc disparaître. A cela Hubczejak répondait avec fougue que cette individualité génétique dont nous étions, par un retournement tragique, si ridiculement fiers, était précisément la source de la plus grande partie de nos malheurs. A l'idée que la personnalité humaine était en danger de disparaître il opposait l'exemple concret et observable des vrais jumeaux, lesquels développent en effet, par le biais de leur histoire individuelle, et malgré un patrimoine génétique rigoureusement identique, des personnalités propres, tout en restant reliés par une mystérieuse fraternité - fraternité qui était justement, selon Hubczejak, l'élément le plus nécessaire à la reconstruction d'une humanité réconciliée.

Il ne fait aucun doute qu'Hubczejak était sincère lorsqu'il se présentait comme un simple continuateur de Djerzinski, comme un exécutant dont la seule ambition était de mettre en pratique les idées du maître. En témoigne par exemple sa fidélité à cette idée bizarre émise à la page 342 des Clifden Notes : le nombre d'individus de la nouvelle espèce devait rester constamment égal à un nombre premier ; on devait donc créer un individu, puis deux, puis trois, puis cinq ... bref suivre scrupuleusement la répartition des nombres premiers. L'objectif était bien entendu, par le maintien d'un nombre d'individus uniquement divisible par lui-même et par l'unité, d'attirer symboliquement l'attention sur ce danger que représente, au sein de toute société, la constitution de regroupements partiels, mais il semble bien qu'Hubczejak ait introduit cette condition dans le cahier des charges sans le moins du monde s'interroger sur sa signification. Plus généralement, sa lecture étroitement positiviste des travaux de Djerzinski devait **l'amener à sous-estimer constamment l'ampleur du basculement métaphysique** qui devait nécessairement accompagner une mutation biologique aussi profonde - une mutation qui n'avait, en réalité, aucun précédent connu dans l'histoire humaine.

Cette méconnaissance grossière **des enjeux philosophiques du projet**, et même de la notion d'enjeu philosophique en général, ne devait pourtant nullement entraver, ni même retarder sa réalisation. C'est dire à quel point s'était répandue, dans l'ensemble des sociétés occidentales comme dans cette fraction plus avancée représentée par le mouvement New Age, l'idée qu'une **mutation fondamentale était devenue indispensable pour que la société puisse se survivre - une mutation qui restaurerait de manière crédible le sens de la collectivité, de la permanence et du sacré**. C'est dire aussi à quel point les questions philosophiques avaient perdu, dans l'esprit du public, tout référent bien défini. Le ridicule global dans lequel avaient subitement sombré, après des décennies de surestimation insensée, les travaux de Foucault, de Lacan, de Derrida et de Deleuze ne devait sur le moment laisser le champ libre à aucune pensée philosophique neuve, mais au contraire jeter le discrédit sur l'ensemble des intellectuels se réclamant des « sciences humaines » ; la montée en puissance des scientifiques dans tous les domaines de la pensée était dès lors devenue inéluctable. Même l'intérêt occasionnel, contradictoire et fluctuant que les sympathisants du New Age feignaient de temps à autre d'éprouver pour telle ou telle croyance issue des « traditions spirituelles anciennes » ne témoignait chez eux que d'un état de détresse poignant, à la limite de la schizophrénie. Comme tous les autres membres de la société, et peut-être encore plus qu'eux, ils ne faisaient en réalité confiance qu'à la science, la science était pour eux un critère de vérité unique et irréfutable. Comme tous les autres membres de la société, ils pensaient au fond d'eux-mêmes que la solution à tout problème - y compris aux problèmes psychologiques, sociologiques ou plus généralement humains - ne pouvait être qu'une solution d'ordre technique. C'est donc en fait sans grand risque d'être contredit qu'Hubczejak lança en 2013 son fameux slogan, qui devait constituer le réel déclenchement d'un mouvement d'opinion à l'échelle planétaire : « LA MUTATION NE SERA PAS MENTALE, MAIS GÉNÉTIQUE. »

Les premiers crédits furent votés par l'Unesco en 2021, une équipe de chercheurs se mit aussitôt au travail sous la direction d'Hubczejak. À vrai dire, sur le plan scientifique, il ne dirigeait pas grand-chose ; mais il devait se montrer d'une efficacité foudroyante dans un rôle qu'on pourrait qualifier de « relations publiques ». L'extraordinaire rapidité avec laquelle tombèrent les premiers résultats devait surprendre ; ce n'est que bien plus tard que l'on apprit que de nombreux chercheurs, adhérents ou sympathisants du « Mouvement du Potentiel Humain », avaient en fait depuis longtemps commencé leurs travaux, sans attendre le feu vert de l'Unesco, dans leurs laboratoires en Australie, au Brésil, au Canada ou au Japon

La création du premier être, premier représentant d'une nouvelle espèce intelligente créée par l'homme « à son image et à sa ressemblance », eut lieu le 27 mars 2029, vingt ans jour pour jour après la disparition de Michel Djerzinski. Toujours en hommage à Djerzinski, et, bien qu'il n'y ait aucun Français dans l'équipe, la synthèse eut lieu dans le laboratoire de l'Institut de biologie moléculaire de Palaiseau. La retransmission télévisée de l'événement eut naturellement un impact énorme - un impact qui dépassait même de très loin celui qu'avait eu, une nuit de juillet 1969, près de soixante ans plus tôt, la retransmission en direct des premiers pas de l'homme sur la Lune. En prélude au reportage Hubczejak prononça un discours très bref où, avec la franchise brutale qui lui était habituelle, il déclarait que l'humanité devait s'honorer d'être « **la première espèce animale de l'univers connu à organiser elle-même les conditions de son propre remplacement** ».

Aujourd'hui, près de cinquante ans plus tard, la réalité a largement confirmé la teneur prophétique des propos d'Hubczejak - à un point, même, que celui-ci n'aurait probablement pas soupçonné. Il subsiste quelques humains de l'ancienne race, en particulier dans les régions restées longtemps soumises à l'influence des doctrines religieuses traditionnelles. Leur taux de reproduction, cependant, diminue d'année en année, et leur extinction semble à présent inéluctable. Contrairement à toutes les prévisions pessimistes, cette extinction se fait dans le calme, malgré quelques actes de violence isolés, dont le nombre va constamment décroissant. *On est même surpris de voir avec quelle douceur, quelle résignation, et peut-être quel secret soulagement les humains ont consenti à leur propre disparition.*

Ayant rompu le lien filial qui nous rattachait à l'humanité, nous vivons. A l'estimation des hommes, nous vivons heureux ; il est vrai que nous avons su dépasser les puissances, insurmontables pour eux, de l'égoïsme, de la cruauté et de la colère ; nous vivons de toute façon une vie différente. La science et l'art existent toujours dans notre société, mais la poursuite du Vrai et du Beau, moins stimulée par l'aiguillon de la vanité individuelle, a de fait acquis un caractère moins urgent. Aux humains de l'ancienne race, notre monde fait l'effet d'un paradis. Il nous arrive d'ailleurs parfois de nous qualifier nous-mêmes - sur un mode, il est vrai, légèrement humoristique - de ce nom de « dieux » qui les avait tant fait rêver.

L'histoire existe, elle s'impose, elle domine, son empire est inéluctable. Mais au-delà du strict plan historique, l'ambition ultime de cet ouvrage est de saluer cette espèce infortunée et courageuse qui nous a créés. Cette espèce douloureuse et vile, à peine différente du singe, qui portait cependant en elle tant d'aspirations nobles. Cette espèce torturée, contradictoire, individualiste et querelleuse, d'un égoïsme illimité, parfois capable d'explosions de violence inouïes, mais qui ne cessa jamais pourtant de croire à la bonté et à l'amour. Cette espèce aussi qui, pour la première fois de l'histoire du monde, sut envisager la possibilité de son propre dépassement ; et qui, quelques années plus tard, sut mettre ce dépassement en pratique. Au moment où ses derniers représentants vont s'éteindre, nous estimons légitime de rendre à l'humanité ce dernier hommage, hommage qui, lui aussi, finira par s'effacer et se perdre dans les sables du temps ; il est cependant nécessaire que cet hommage, au moins une fois, ait été accompli.

Ce livre est dédié à l'homme.

**

La Possibilité d'une île

Troisième partie Commentaire final Epilogue

éd. Fayard p. 476

On pouvait se demander pourquoi Marie²³ avait continué sa route ; il semblait d'ailleurs, à lire certains passages, qu'elle ait envisagé d'abandonner, mais il s'était sans doute développé en elle, comme chez moi, comme chez tous les néo-humains, un certain fatalisme, lié à la conscience de notre propre immortalité, par lequel nous nous rapprochions des anciennes peuplades humaines chez qui des croyances religieuses s'étaient implantées avec force. Les configurations mentales survivent en général longtemps à la réalité qui leur a donné naissance. Devenu techniquement immortel, ayant au moins atteint un stade qui s'apparentait à la réincarnation, Daniel¹ ne s'en était pas moins comporté jusqu'au bout avec l'impatience, la frénésie, l'avidité d'un simple mortel. De même, bien qu'étant sorti de ma propre initiative du système de reproduction qui m'assurait l'immortalité, ou plus exactement la reproduction indéfinie de mes gènes, je savais que je ne parviendrais jamais à prendre tout à fait conscience de la mort ; je ne connaîtrais jamais l'ennui, le désir ni la crainte au même degré qu'un être humain.

Au moment où je m'apprêtais à replacer les feuilles dans le tube je m'aperçus qu'il contenait un dernier objet, que j'eus un peu de mal à extraire. Il s'agissait d'une page arrachée d'un livre de poche humain, pliée et repliée jusqu'à former une lamelle de papier qui tomba en morceaux lorsque j'essayai de la déplier. Sur le plus grand des fragments, je lus ces phrases où je reconnus le dialogue du *Banquet* dans lequel Aristophane expose sa conception de l'amour : « Quand donc un homme, qu'il soit porté sur les garçons ou sur les femmes, rencontre celui-là même qui est sa moitié, c'est un prodige que les transports de tendresse, de confiance et d'amour dont ils sont saisis ; ils ne voudraient plus se séparer, ne fût-ce qu'un instant. Et voilà les gens qui passent toute leur vie ensemble, sans pouvoir dire d'ailleurs ce qu'ils attendent l'un de l'autre ; car il ne semble pas que ce soit uniquement le plaisir des sens qui leur fasse trouver tant de charme dans la compagnie de l'autre. Il est évident que leur âme à tous deux désire autre chose, qu'elle ne peut dire, mais qu'elle devine, et laisse deviner. »

Je me souvenais parfaitement de la suite : Héphaïstos le forgeron apparaissant aux deux mortels « pendant qu'ils sont couchés ensemble », leur proposant de les fondre et de les souder ensemble « de sorte que de deux ils ne fassent plus qu'un, et qu'après leur mort, là-bas, chez Hadès, ils ne soient plus deux, mais un seul, étant morts d'une commune mort ». Je me souvenais, surtout, des dernières phrases : « Et la raison en est que notre ancienne nature était telle que nous formions un tout complet. C'est le désir et la poursuite de ce tout qui s'appelle amour ». C'est ce livre qui avait intoxiqué l'humanité occidentale, puis l'humanité dans son ensemble, qui lui avait inspiré le dégoût de sa condition d'animal rationnel, qui avait introduit en elle un rêve dont elle avait mis plus de deux millénaires à essayer de se défaire, sans jamais y parvenir totalement. Le christianisme lui-même, saint Paul lui-même n'avaient pu que

s'incliner devant cette force. « Les deux deviendront une seule chair ; ce mystère est grand, je l'affirme, par rapport au Christ et à l'Église. » Jusque dans les derniers récits de vie humains, on en retrouvait la nostalgie inguérissable. Lorsque je voulus replier le fragment, il s'effrita entre mes doigts ; je rebouchai le tube, le reposai sur le sol.

(...)

p. 481

La couche nuageuse, très dense, ne permettait le plus souvent pas de distinguer le ciel ; elle n'était, pourtant, pas complètement immobile, mais ses mouvements étaient d'une extrême lenteur. Parfois, un léger espace se dégageait entre deux masses nuageuses, par lequel on pouvait apercevoir le soleil, ou les constellations ; c'était le seul événement, la seule modification dans le déroulement des jours ; l'univers était enclos dans une espèce de cocon ou de stase, assez proche de l'image archétypale de l'éternité. J'étais, comme tous les néo-humains, inaccessible à l'ennui ; des souvenirs restreints, des rêveries sans enjeu occupaient ma conscience détachée, flottante. J'étais pourtant très loin de la joie, et même de la véritable paix ; le seul fait d'exister est déjà un malheur. Quittant de mon plein gré le cycle des renaissances et des morts, je me dirigeais vers un néant simple, une pure absence de contenu.

Seuls les Futurs parviendraient, peut-être, à rejoindre le royaume des potentialités innombrables

(...)

Un matin, juste après mon réveil, je me sentis sans raison perceptible moins oppressé. Après quelques minutes de marche j'arrivai en vue d'un lac largement plus grand que les autres, dont, pour la première fois, je ne parvenais pas à distinguer l'autre rive. Son eau, aussi, était légèrement plus salée.

C'était donc cela que les hommes appelaient la mer, et qu'ils considéraient comme la grande consolatrice, comme la grande destructrice aussi, celle qui érode, qui met fin avec douceur. J'étais impressionné, et les **derniers éléments qui manquaient à ma compréhension de l'espèce se mirent d'un seul coup en place. Je comprenais mieux, à présent, comment l'idée de l'infini avait pu germer dans le cerveau de ces primates ; l'idée d'un infini accessible, par transitions lentes ayant leur origine dans le fini. Je comprenais, aussi, comment une première conception de l'amour avait pu se former dans le cerveau de Platon.** Je repensai à Daniel, à sa résidence d'Almeria qui avait été la mienne, aux jeunes femmes sur la plage, à sa destruction par Esther, et pour la première fois je fus tenté de le plaindre, sans l'estimer pourtant. De deux animaux égoïstes et rationnels, le plus égoïste et le plus rationnel des deux avait finalement survécu, comme cela se produisait toujours chez les êtres humains. Je compris, alors, pourquoi la Sœur suprême insistait sur l'étude du récit de vie de nos prédécesseurs humains ; je compris le but qu'elle cherchait à atteindre. Je compris, aussi, pourquoi ce but ne serait jamais atteint.

J'étais indélévéré.

Plus tard je marchai, réglant mon pas sur le mouvement des vagues. Je marchai des journées entières, sans ressentir aucune fatigue, et la nuit j'étais bercé par un léger ressac.

Au troisième jour j'aperçus des allées de pierre noire qui s'enfonçaient dans la mer et se perdaient dans la distance. **Étaient-elles un passage**, une construction humaine ou néo-humaine ? Peu m'importait, à présent ; l'idée de les emprunter m'abandonna très vite. Au même instant, sans que rien ait pu le laisser prévoir, deux masses nuageuses s'écartèrent et un rayon de soleil étincela à la surface des eaux. Fugitivement je songai au grand soleil de la loi morale, qui, d'après la Parole, finirait par briller à la surface du monde ; mais ce serait un monde dont je serais absent, et dont je n'avais même pas la capacité de me représenter l'essence. Aucun néo-humain, je le savais maintenant, ne serait en mesure de trouver **une solution à l'aporie constitutive** ; ceux qui l'avaient tenté, s'il y en avait eu, étaient probablement déjà morts. Pour moi je continuerais, dans la mesure du possible, mon obscure existence de singe amélioré, et mon dernier regret serait d'avoir été la cause de la mort de Fox, le seul être digne de survivre qu'il m'ait été donné d'entrevoir ; car son regard contenait déjà, parfois, l'étincelle annonçant la venue des Futurs. Il me restait peut-être soixante ans à vivre ; plus de vingt mille journées qui seraient identiques. J'évitais la pensée comme

j'évitais la souffrance. Les écueils de la vie étaient loin derrière moi ; j'étais maintenant entré dans un espace paisible dont seul m'écarterait le processus légal.

Je me baignais longtemps, sous le soleil comme sous la lumière des étoiles, et je ne ressentais rien d'autre qu'une légère sensation obscure et nutritive. Le bonheur n'était pas un horizon possible. Le monde avait trahi. Mon corps m'appartenait pour un bref laps de temps ; je n'atteindrais jamais l'objectif assigné. Le futur était vide ; il était la montagne. Mes rêves étaient peuplés de présences émotives.

J'étais, je n'étais plus. La vie était réelle.